

## Lectures du dehors

### Rencontre du mardi 3 décembre 2019

Présents :

Gérard M, Marie-Antoinette, Monique R, Christiane St, Brigitte F, Lise-Noelle L, Marie-Madeleine JR

Premier temps de cette rencontre :

Cécile V, empêchée, nous a adressé ses notes sur l'essai historique lu pendant l'été et qu'elle pensait présenter dès la séance précédente

Il s'agit du premier chapitre de « Histoire de chambres » Michelle Perrot, et de la chambre de Louis XIV à Versailles : proximité géographique et historique régulièrement évoquée ici même, et pour cause !

Voici le texte de Cécile ; il sera mis un peu plus tard sur le site.

**"Histoire de chambres"** ( Seuil, 432 pages) est un ouvrage publié en **2009** par l'historienne **Michelle Perrot** (née en 1928), qui y retrace l'histoire de toutes sortes de chambres : la chambre du roi, les chambres à coucher, la chambre particulière, la chambre d'enfant, la chambre des dames, les chambres d'hôtel, les chambres ouvrières, la chambre de malade et le huis clos.

Cette histoire des chambres s'ouvre sur un chapitre consacré à la chambre du roi, chambre qui est, bien sûr, celle de Louis XIV, la dernière.

Cette chambre, achevée en 1701, se trouve exactement au centre du château, là où l'Escorial avait placé la chapelle et donc Dieu, lesquels sont, à Versailles, rejetés vers le Nord. Par ailleurs, tout part de cette chambre centrale et tout y arrive, y compris les voies de communication entre Versailles et Paris.

De cette pièce, on sait juste qu'elle était tapissée d'un velours cramoisi rehaussé de 60 kg d'or. Ce qu'on voit aujourd'hui résulte d'une reconstitution historique, en partie imaginaire.

Une partie de l'espace est isolée par une balustrade qui dessine une sorte de sanctuaire dans lequel ne sont admis, en dehors du roi, que les 1ers valets et ceux auxquels Louis XIV donne audience mais qui doivent ne pas dépasser la lisière du tapis.

Il est considéré comme quasiment sacrilège sous Louis XIV de s'appuyer sur ladite balustrade.

Le lit du roi, richement damassé, doté de lourds rideaux, constamment surveillé, voire même gardé la nuit par un valet qui couche à son pied et ne doit pas quitter sa place tant que le roi est présent, est l'autel où s'opère la transsubstantiation du corps physique en corps mystique le matin et l'inverse le soir, lors du rituel codifié à l'extrême du lever et du coucher royal.

Les "entrées" marquent les divers actes de la cérémonie dont le bon déroulement est surveillé et contrôlé par les valets et les huissiers.

Quand le rituel du matin est terminé, le roi peut commencer sa journée, hors de sa chambre.

Le lit est gardé toute la journée et le public admis alors dans la chambre doit s'incliner en passant devant lui.

Le service de la chambre du roi est un des plus importants de la Cour : 4 titulaires de la fonction, assurée par quartier, de "1er gentilhomme de la chambre du roi", contrôlent les entrées en présence du roi et surveillent les 4 "premiers valets", servant eux aussi par quartier, et les 32 "valets ordinaires" (par quartier de 8) qui assurent le service intime, auxquels s'ajoutent les 6 "garçons ordinaires de la chambre du roi" (appelés aussi, en raison de leur tenue, "garçons bleus"), les "huissiers ordinaires" qui trient les visiteurs à l'entrée de l'appartement et les 16 "huissiers de la chambre du roi" (par quartier de 4) qui contrôlent l'accès à la chambre royale et surveillent la balustrade.

Servent également d'autres officiers de la chambre : barbiers, portemanteaux pour la garde-robe ambulante, "porte-chausse-d'affaires" préposés à la chaise percée ; horlogers, tapissiers, capitaines des mulets ou des chiens, etc.

La "garde-robe", chargée de la vêtue du roi, constitue un service complémentaire avec, à sa tête, un "grand maître".

Tous ces serviteurs sont très bien traités par le roi et leur familiarité avec lui leur confère un très grand pouvoir, notamment dans l'octroi des faveurs royales.

Les différentes "entrées" dans sa chambre permettent au roi de surveiller plus facilement ses courtisans

mais, pour en savoir plus sur eux, il n'hésite pas à recourir au viol de leur correspondance et à l'espionnage par ses valets et les Suisses.

Accéder au roi par les arrières-cabinets est un signe de grande familiarité ou de grande faveur, souvent ménagée par les valets.

L'attribution des appartements dans le château obéit en principe à certaines règles. Mais le roi révolutionne l'ordre dynastique en attribuant à certains de ses bâtards légitimés, à égalité avec les princes du sang, les plus beaux appartements du 1er étage.

Les favorites bénéficient aussi d'un régime dérogatoire en logeant dans le corps central tout près du roi jusqu'à leur disgrâce qui se révèle dans leur éloignement spatial par rapport au roi.

La chambre du roi n'a rien d'intime : il n'y dort quasiment jamais car, à peine couché, il se relève pour rejoindre la reine puis, de 1683 à sa mort, Mme de Maintenon, conduit par un valet avec son pot et son épée.

Le roi travaillait souvent dans l'appartement de Mme de Maintenon à qui, du coup, on prêtait une influence considérable sur le gouvernement de l'Etat ; c'est pourquoi les affaires étrangères étaient toujours traitées hors de sa chambre.

Si le roi lui rendait fréquemment visite et passait, finalement, chez elle beaucoup de temps, elle se rendait assez peu chez lui.

Les médecins du roi ou archiatres peuvent, seuls, librement circuler dans les appartements royaux, de jour comme de nuit, et rester en tête-à-tête avec le roi.

La maladie du roi est un secret d'Etat car elle fragilise son pouvoir.

Lors de la dernière maladie de Louis XIV, certains, les familiers (Mme de Maintenon et le duc du Maine, entre autres), entrent par les arrières tandis que ceux qui savent n'être pas désirés entrent par la porte (comme le duc d'Orléans) ou n'entrent pas du tout (comme Mme ou la duchesse de Berry).

Avant de mourir, le vieux roi demande que le château soit nettoyé et sa chambre purifiée avant que son arrière-petit-fils n'y revienne.

Mais Louis XV a très vite déserté cette chambre.

La lecture de cette synthèse amène quelques échanges :

Sylvain évoque un tableau religieux représentant le Christ jardinier, qui, placé à la porte de la chambre royale, annonçait la politique de Louis XIV envers la nature, et la conception royale de son double pouvoir, temporel et spirituel.

Christiane rappelle pourquoi et comment le monarque a méthodiquement domestiqué ses sujets, en particulier la noblesse : tant de jardins, tant de palais, tant de fêtes, tant de charges à distribuer : « c'est pour mieux de tenir mon enfant » -ou à peu près....

Deuxième temps de la rencontre :

Les **textes de Marie-Hélène Lafon et NOS lectures** ou relectures en cours.

Les titres mis à disposition ont peu circulé.

Deux d'entre nous en sont encore à la découverte : espérons que les commentaires de ce jour ne vont ni les décourager ni les conditionner

Deux n'ont lu que deux titres, leurs réactions sont tranchées, hostiles.

La condamnation est celle de Simone C, malheureusement empêchée, dont je communique le réquisitoire. (à partir du seul titre « *Le pays d'en haut* », livre d'entretiens)

Autre critique sévère : celle de Monique, qui, à la lecture de « *L'annonce* » fulmine contre le style trop recherché, les impropriétés systématiques, les « cothurnes » mise à la langue. Mais la thématique paysanne et géographique reste intéressante : Monique lira d'autres pages.

Pour sauver la cause : Brigitte, qui a lu en particulier « *Joseph* », et « *Nos vies* »

Quatre arguments en faveur de la prévenue :

- extrême empathie pour des personnages humbles, des vies « minuscules » à la P Michon

- passage incessant de la fiction à l'autobiographie, dont les frontières s'estompent ; la romancière jouant avec les directions possibles, envisagées mais non advenues
- une langue qui joue le parlé simple (ça, on), ou les hésitations de termes mais prend à la longue une identité marquée
- le pays d'origine, jamais quitté, et le pays quitté jamais oublié : thématique permanente, ou sous jacente même dans les romans situés à Paris (*Nos vies, Mo*)

Christiane regrette de ne pas avoir eu le temps de relire plusieurs titres pour affûter le plaidoyer. Elle se limite au roman « *Le soir du chien* » premier roman publié et Prix Renaudot des lycéens 2001

Roman choral, autour de Marlène, jeune femme magnétique, qui vient s'installer dans la maison de famille de son compagnon, dans le Cantal, dans les années 1970. Tour à tour, chacun parle d'elle, et le récit est à composer à l'aide de ses témoignages ; chacun se peint en parlant de la belle étrangère qui, elle, a choisi d'habiter un lieu subi par les autres. De même elle choisit d'aimer Laurent, le doux, puis de partir avec un autre. Qui est le plus libre ?

Plaidoyer validé par Marie-Madeleine, qui s'appuie sur « *Les pays* »

Dans ce roman clairement autobiographique, les pays évoqués sont deux univers antagonistes : une vallée du Cantal, le quartier latin. L'héroïne a quitté l'un pour devenir professeur de langues anciennes, pour échapper à « ce monde premier, ancien, antédiluvien et voué, à ce titre, à la mort lente de ce qui a trop vécu, trop duré, trop servi, trop tenu et s'est usé à force d'être ». Le récit commence et s'achève par une belle évocation du père de l'héroïne, paysan immuable, lors de son voyage annuel à Paris. Au début, Claire l'accompagne, elle est enfant. À la fin, Claire l'accueille dans son appartement parisien, elle a 40 ans.

Il n'y a aucune forme de déploration dans le regard que Marie-Hélène Lafon porte sur ces deux univers, bien au contraire.

Monique R reconnaît l'importance de cette thématique essentielle pour MHL : ces gens des hautes terres, et la mutation du monde agricole à laquelle nous assistons en moins de deux générations. Voir plus loin copie de la lettre que Monique pense adresser à MHL

Enfin, Lise Noelle remercie MHL pour « *Les derniers Indiens* »

Elle la remercie pour son sujet : le frère et la sœur restés célibataires, restés dans la ferme, restés sur les terres qui ne servent plus à personne, sont et se sont condamnés à regarder leurs voisins « modernes », à ne plus rien dire, à ne plus penser qu'au passé.

Elle la remercie pour la dimension tragique : Qui a tracé cette destinée implacable, fatale comme les décisions des dieux grecs ?

Elle la remercie pour une langue du dedans qui énonce ce que les personnages sont à jamais incapables de formuler.

Enfin ce cadre géographique précis, le Cantal, qui est dans les gènes de la romancière, nous amène à un tour de table à l'aide quelques questions :

Quel a été le paysage de votre enfance ?

Est-ce un socle important, influent pour vous ?

Quel est votre paysage d'élection ?

Que vous fait « voir » le mot paysage ?

Comme nous aurons d'autres occasions de comparer ces réponses, juste une constatation : pas de bord de mer, aucun port ni océan, dans les réponses d'aujourd'hui - mais bien des regards se sont tournés vers le vallon de PR derrière la vitre.

C'est donc la thématique du paysage que nous allons creuser pour la prochaine rencontre :

**mardi 4 février 2020**

Lire et relire les ouvrages de MHL, et en particulier « *Le pays d'en haut* »

Elle y indique ses maîtres en matière de peinture de paysage, de pays sauvage en particulier :

Julien Gracq : Carnets du grand chemin

Alexandre Vialatte : Chronique des justes altitudes

Jean Giono

Luc Lang : Au commencement du 7<sup>e</sup> jour

Mario Rigoni Stern

Hubert Mingarelli

Pierre Bergounioux : Un peu de bleu dans le paysage

Pierre Michon

Claude Simon

Pour la notion même de « paysage » rappelons qu'elle est assez jeune, et issue du monde de la peinture

Voir

- l'article « paysage » dans le dictionnaire culturel d'A Rey
    - les deux études sur le paysage français dans « *les lieux de mémoire* » P Nora tome 1
    - « *le détail du monde : l'art perdu de la description de la nature* » de R Bertrand
    - « *Ici et là : une philosophie des lieux* » d'E Helmer
- et la thèse de Sylvain Hilaire, évidemment, sur le paysage de PR

Pour comprendre le travail d'écriture de MHL, essayer aussi :

- *Sur la photo*
- *Histoires* (dernier chapitre)
- *Chantiers*
- *Flaubert*

Par faveur spéciale, Monique nous donne à lire la lettre qu'elle adresse à MHL :

Chère Marie-Hélène Lafon

Ces femmes, ces hommes, qui ont quitté les pentes du Puy-Mary et du plateau du Limon pour venir habiter vos livres, ces paysans dont la vie nous semble si dure et comme étrangère à nos vies citadines, je les ai connus il y a bien des années, longtemps avant votre naissance, non pas tout à fait au même endroit, mais plus à l'est, à Médeyrolle, au-dessus d'Arlanc et de la vallée de la Dore. J'étais une petite fille, et c'était le temps de la guerre. Nous habitons, ma mère, mes deux frères et moi, la ville de Lyon où, quittant Paris, nous nous étions réfugiés. Lyon était l'une des villes les plus mal ravitaillées de la zone libre, on faisait des queues de quatre, cinq heures aux portes des épiceries, boucheries, boulangeries, pour rapporter chez soi un pain à la mie grisâtre et collante, une charcuterie immangeable (qu'on mangeait) ou quelquefois, rien. On revenait à la maison les mains vides.

Mais nous avons la chance d'avoir pour ami de notre famille un curé, le curé du village de Médeyrolle, importé de la région parisienne, un homme exceptionnel, actif, entreprenant. Il nous invitait aux vacances, où nous envahissions son presbytère. Et il nous nourrissait. Ses ouailles avaient des œufs, du fromage, du beurre, des pommes de terre, de la farine, et nous en

profitions. En échange nous allions les aider dans leurs fermes : on y manquait de bras, certains des hommes étant prisonniers en Allemagne.

Je me souviens des foins. Je n'étais pas très utile, mais mes frères, si. On râtelait, on bottelait, puis il fallait jeter les bottes, d'un coup de rein, sur une charrette attelée d'un cheval. A midi on allait dîner à la table des fermiers. C'étaient les femmes qui servaient le fricot et la soupe, une soupe admirablement épaisse ! et c'étaient elles qui faisaient la conversation. Je me souviens de l'une d'entre elles surtout, attachée à nous faire comprendre ce qu'était la vie de paysan et répétant, tout en garnissant nos assiettes, « C'est ça, la vie de paysan, c'est pas plus compliqué que ça ». Elle mangeait un morceau sur un coin de table et repartait vers son fourneau. Elle était, comment dire ? consciente d'elle-même, de son appartenance à cette société paysanne où nous étions des Iroquois ; et moi je l'écoutais, avec le sentiment que j'apprenais quelque chose de différent de ce que j'avais l'habitude d'apprendre, à l'école, dans mes livres, dans mon milieu, une chose inclassable dont le souvenir m'est resté après tant d'années. Cette femme, je ne dirai pas que je revois son visage, mais je la sens près de moi, avec sa vivacité, son besoin de dire, de *se* dire, en face de nous, elle et les siens.

Le repas achevé, avant qu'on reparte aux foins, elle nous a montré la baratte, une de ces barattes à beurre que l'on voit aujourd'hui dans les musées d'art populaire. « Peut-être que vous n'en avez jamais vu ? » a-t-elle dit. Non, on n'avait pas ça dans nos appartements. Et puis où trouverait-on le lait ?

Ces hommes, ces femmes, pour nous, pour moi, c'étaient des riches, puisqu'ils avaient à profusion les biens qui nous manquaient si cruellement, à nous autres, gens de la ville, affamés de ce temps-là, le temps des « restrictions » comme on disait. Ils nous ont accueillis. C'est ainsi que je me les rappelle : accueillants, non pas bavards, c'était la femme qui parlait, mais accueillants.

Je ne les ai jamais revus. J'ai traversé bien des fois le Massif Central, mais c'était des années plus tard et je n'ai jamais fait le détour par leur montagne, où d'ailleurs je ne les aurai pas retrouvés. Alors c'est à vous, chère Marie-Hélène, comme à l'une d'entre eux, que j'ai envie de dire avec l'Évangéliste :

*« J'avais faim et vous m'avez donné à manger, j'avais soif et vous m'avez donné à boire, j'étais un étranger et vous m'avez accueilli. »* Et croyez-le, je souhaite à ceux qui trouveront cette citation hyperbolique de ne jamais connaître la réalité qui s'y exprime.

Monique Rivet